

# Raymonde Peschard

*Parmi les femmes engagées dans la guerre d'indépendance, Raymonde Peschard est l'unique algérienne (née à Saint-Eugène, dans la banlieue-ouest d'Alger), de souche française, présente au maquis.*

Il y a quarante-sept ans, le 26 novembre 1957, un groupe de l'ALN qui se dirigeait vers la Tunisie sur instruction du Colonel Amirouche, fut accroché par une unité de parachutistes de l'armée colonialiste française. Le groupe se bat pour échapper à l'encerclement, Raymonde Peschard (que les Moudjahidine nommaient Taous) et ses compagnons de lutte, l'aspirant Arezki, Redjouani, étudiant en mathématiques spéciales, le docteur Belhocine et le sergent Tahar qui font partie de ce groupe tombent au champ d'honneur. Les autres membres, parmi lesquels le docteur Laliam, son épouse Nefissa Hammoud et Danielle Minne, sont faits prisonniers. Cette dernière est la fille de Jacqueline Guerroudj qui appartient elle aussi à un groupe armé actif dans la capitale et qui sera condamnée à mort après son arrestation au cours de la « Bataille d'Alger ».

## Elle avait 30 ans

Au moment où elle tombe sous les balles de l'ennemi, Raymonde, est âgée de trente ans. Elle avait eu une vie militante active. Née à Saint-Eugène le 15 septembre 1927, elle est la fille d'un ouvrier cheminot connu des syndicalistes de Blida où il s'était installé et où il militait. Encore enfant, Raymonde fut recueillie après le décès de sa mère par son oncle Edouard et sa tante qui vivaient à Constantine. Tous deux étaient des militants du Parti communiste algérien. En 1940, son oncle fut arrêté par la police colonialiste et enfermé au camp de Djenen Bou-Rezq, en même temps que d'autres militants communistes et nationalistes. Il ne fait pas de doute que l'exemple de son oncle et de sa tante, auxquels elle vouait un grand amour, a eu une influence sur son évolution politique. En 1945, elle rejoint à Constantine, d'abord les rangs de la Jeunesse communiste d'Algérie (JCA), puis, un peu plus tard, quand la JCA se dissout, l'Union de la Jeunesse Démocratique Algérienne

(UJDA) qui est créée à l'initiative de jeunes communistes et d'autres patriotes qui s'unissent pour combattre le colonialisme. Raymonde sera à leurs côtés. Tout en militant, elle poursuit sa formation professionnelle et devient assistante sociale. Elle sera employée au service des œuvres sociales de l'entreprise publique « Electricité et gaz d'Algérie » (EGA) Elle adhère alors au Parti communiste Algérien. Dès lors, elle militera à la fois dans ce Parti, dans son syndicat d'entreprise et également à l'Union des Femmes d'Algérie (UFA). Son activité militante parmi les travailleurs gaziers et électriciens et leurs épouses ou mères auxquelles elle rendait souvent visite en sa qualité d'assistante sociale était appréciée des communistes qui lui confièrent une responsabilité au sein de la direction régionale du PCA du Constantinois.

Elle était très aimée des travailleurs de l'usine à gaz de Constantine dont le plus grand nombre était d'origine arabo-berbère, comme on les nommait à l'époque pour les distinguer de ceux d'origine européenne. C'étaient les ouvriers les moins bien payés. Leurs conditions de travail étaient à l'époque les plus pénibles et les plus nuisibles pour leur santé car la matière première utilisée dans la production du gaz était le charbon. Raymonde, dont les sentiments humains, étaient très élevés, leur accordait ainsi qu'à leurs familles beaucoup de son temps pendant ses horaires de travail et en dehors.

Elle était d'une santé fragile. Son travail et son militantisme sont vraisemblablement à l'origine des soins médicaux qui lui seront prodigués en France, à la veille de l'insurrection nationale du 1er novembre 1954 pour la guérir d'une maladie pulmonaire. Rétablie après des soins intenses, elle revient à Constantine au début de 1955 pour apprendre qu'elle est interdite de séjour dans cette ville en raison de son appartenance au PCA, donc suspecté d'être un soutien potentiel des Moudjahidine. Son entreprise, l'EGA l'a muté à Oran au



service des Œuvres sociales. Au début de 1956, elle se trouve à Alger où elle va militer clandestinement dans les rangs du PCA.

Accusée en mars 1957 d'un attentat contre des civils européens qu'elle n'a pas commis, elle est recherchée par la police et désignée par les journaux ultra ou néo-colonialistes, tels que « L'Echo d'Alger » et le « Journal d'Alger » comme la coupable. Pourtant, le Parti communiste algérien, et ces journaux ne pouvaient l'ignorer, avait mis en garde contre tout recours à des actes qui pourraient nuire à sa cause pour s'opposer à la répression coloniale et au terrorisme des ultracoloniaux comme celui de la bombe qui avait été placée à la rue de Thèbes à Alger.

Mais cette presse veut à tout prix isoler le Parti communiste algérien des travailleurs conscients d'origine européenne qui n'approuvaient pas la guerre menée contre notre peuple ou sympathisaient avec son aspiration à l'indépendance. Elle veut aussi isoler le Front de libération nationale et l'ALN en les présentant à l'opinion internationale comme des mouvements animés de racisme à l'égard de la minorité européenne. La présence de communistes algériens d'origine européenne dans le combat de libération sous toutes ses formes, y compris armé, met à mal les manoeuvres destinées à tromper l'opinion internationale.

## Au maquis

Raymonde rencontre de grandes difficultés pour échapper à l'arrestation. Des progressistes européens qui l'hébergent sont arrêtés ( consulter l'ouvrage « La Guerre d'Algérie » sous la direction d'Henri Alleg). Mais elle parvient à rejoindre les maquis de l'ALN en Kabylie. Sa résistance, aux côtés d'autres Moudjahidine, à l'encerclement de son groupe au nord de Medjana (non loin de Bordj-Bou-Arredj) est son dernier combat.

Sa tante qui se trouvait encore à Constantine, à ce moment-là, déploya d'énormes efforts pour se rendre à Medjana, où elle récupéra son corps. Elle voulait ainsi rester fidèle au souhait de Raymonde de reposer, si elle venait à mourir, aux côtés de son oncle Edouard, enterré au cimetière européen de Constantine.

Aujourd'hui, la jeune génération de notre pays gagnerait à puiser des enseignements dans l'exemple donné de Raymonde et des autres martyrs de la guerre de libération pour servir les intérêts des travailleurs des villes et des campagnes, la cause de l'indépendance et de la souveraineté nationale, de la démocratie et du progrès social. Cet idéal n'est pas à renier. Il est le plus sûr pour l'avenir de notre pays et pour la paix entre les peuples du monde.

WILLIAM SPORTISSE

## Témoignages

**Roger Perlès  
(ancien moudjahid)**

« J'ai connu Raymonde Peschard au 51 boulevard Bru, à la villa « Mireille » à Alger. Ce sont les conditions de la lutte qui nous ont rassemblés dans ce lieu (...) nous sommes restés ensemble environ un mois, de fin février au 18, 20 mars 1957 (...) au matin du 18 au 20 mars 1957, vers 9h00, on frappe à la porte (...) A travers les volets qui étaient fermés on voyait les tenues « léopard » des paras. Nous avions compris immédiatement à qui on avait à faire (...) j'ai sauté le premier du balcon pour aider Raymonde (...) nous avons traversé le jardin et avons enjambé la palissade (...) Dans la rue, Raymonde était habillée en haïk (...) nous nous sommes retrouvés rapidement au niveau du foyer civique, dans le parc. J'ai demandé à Raymonde de m'attendre, le temps de trouver un refuge. A mon retour, elle n'y était plus.

(...) J'ai rencontré le docteur Mustapa Laliam à la prison de Berrouaghia en 1959. Il m'a relaté les conditions de la mort tragique de Raymonde Peschard ».

## Dépêche quotidienne du jeudi 28 novembre 1957

Raymonde Peschard est morte : « une balle, entrée dans la nuque, est ressortie à hauteur de la joue gauche, laissant intacte la moitié droite du visage et le haut du crâne ».

## D. M. (18 ans à l'époque)

« Je la connaissais bien. Je l'aimais bien, mais elle n'était pas à proprement parler une amie intime.

Je l'ai retrouvée un peu avant le 20 novembre 1957 au nord de la Soummam. Nous avons traversé la Soummam ensemble.

Elle était contente de me retrouver car j'étais pour elle, comme elle était pour moi, une personne de connaissances. Nous avons pu ensemble parlé des relations communes (...). Cela m'a touché. (...)

Notre groupe s'est scindé au moment de l'engagement (avec l'armée française). On m'a dit plus tard qu'une assistante sociale avait été tuée. Lorsque son corps a été ramené, je l'ai vue. C'était bien elle. Je la connaissais bien ».

(In Dépêche quotidienne du 30 novembre 1957).

ABD. R

## Repère

Draâ Errih se trouvait, durant la guerre d'indépendance, dans le quartier nord du secteur Hodna-Ouest, placé sous le commandement du lieutenant-colonel Fagalde. Les éléments du 49<sup>e</sup> bataillon d'infanterie, du 3-57<sup>e</sup> régiment d'infanterie, du 11<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs algériens, de l'escadron de gendarmerie mobile, des unités du 8<sup>e</sup> régiment de spahis algériens ont pris part à l'engagement qui a coûté la vie à Rachid Belhocine, médecin - Redjouani, étudiant en mathématiques spéciales - l'aspirant Arezki - le sergent Tahar - Raymonde Peschard.

Draâ Errih fait partie du djebel Tafertas, chaînon de la longue chaîne des Bibans - à la rive droite de la Soummam. Le groupe était passé par la dechra Chebika.

## Récit du Docteur Mustapha Laliam

« J'ai trouvé Raymonde Peschard en wilaya III. Le conseil de wilaya, sous la chefferie du commandant Amirouche, le 22 juillet 1957, a jugé prudent de faire évaluer les éléments du Parti communiste algérien, Raymonde Peschard et Danielle Minne (épouse du Dr Khellil Amrane), vers Tunis, et j'ai été chargé d'accomplir cette mission jusqu'à Sétif (...).

Notre caravane, après avoir traversé le fleuve Soummam, est arrivée au douar Medjana, exactement à Draâ Errih, le 25 novembre 1957.

Nous avons été vendus. Au matin du 26 novembre 1957, à 4 heures, on m'a annoncé que nous étions « encerclés » depuis la nuit. Nous avons plié bagage et nous nous sommes repliés, toujours vers une rivière. J'ai donné ordre à mes adjoints plus jeunes, au Dr Rachid Belhocine, à l'étu-

diant Adél Abdehamid, à Raymonde Peschard, d'aller, depuis nos arrières, amener les nôtres, pendant que nous tenions tête à l'ennemi sous la protection du défunt l'adjudant Tahar. A 13 heures, à court de munitions, nous avons été fait prisonniers, mon secrétaire de service de santé Redjouani, mort au combat, l'aspirant « Kiki » d'El Kseur, financier, mort. La section d'escorte a pu s'échapper par l'oued.

L'armée coloniale nous a transférés à la prison militaire de Medjana. Là, nous apprenons que nos frères Rachid Belhocine et Raymonde Peschard ont été délibérément abattus par les soldats colonialistes. Raymonde Peschard est morte à Draâ Errih (Medjana), le 26 novembre 1957, au matin ».

(El Watan - juin 2004)